

Jacques BREGER

J'AURAIS PU VOUS AIMER...



Qu'est- il de plus douloureux d'apprendre que l'on est né sans nom, abandonné par ses propres parents.

Le jour où vous apprendrez cette nouvelle, il est fort probable que vous ne verrez plus la vie sous le même angle et n'aurez de cesse de rechercher vos origines, ou du moins ce qu'il en reste.

Ce récit, adapté librement par l'auteur à partir de son histoire personnelle, est dédié à tous ceux qui, un jour, ont vu la terre s'écrouler autour d'eux en apprenant la vérité.

La quasi-majorité des noms et adresses figurant dans ce récit sont authentiques

SOUPCONS

Je ne veux plus voir personne en cette journée d'hiver sachant qu'il ne me reste plus beaucoup d'années pour mettre en ordre tout ce qui a été détruit autour de moi. Je sens une infinie fatigue m'envahir soudain. Je suis au bord du gouffre, mes jambes ne me portent plus, j'ai le souffle coupé, ma vue se trouble et mes yeux s'embuent en contemplant mon passé. Où est-il passé ce, soi-disant, bel athlète qui pouvait tenir des heures et des heures sans avoir jamais le moindre sentiment de fatigue. Je ne peux croire qu'en si peu de temps, qui me paraît une éternité, ma vie ait pu se transformer en un pareil cloaque. Je suis seul, tout ce qui bouge autour de moi est obscur et confus, seule la réalité des choses de la vie me fait comprendre que ce n'est pas un rêve et que j'aurai du mal à m'en remettre un jour.

Je perds cette force intense qui me poussait vers l'avant. Tout ceci ne peut être que faux, mon imagination travaille et mes lointains souvenirs me reviennent en mémoire.

Qui a osé dire que je n'étais pas le fils de mes parents ? Qui oserait affirmer une telle obscénité et surtout, qui pourrait me faire croire que ma vraie mère m'a abandonné. Une telle situation est valable pour les autres, mais sûrement pas pour moi. Si tel devait être le cas, comment ma mère biologique a-t-elle pu accepter l'idée qu'elle allait me perdre pour toujours, ou savait-elle

déjà entre quelles mains elle allait me confier ? Je me suis toujours demandé si il lui avait été possible de poursuivre sa vie sans avoir envers moi un sentiment de honte ou de culpabilité.

S'est-elle seulement souvenue de mes anniversaires, et a-t-elle toujours conservé l'espoir de me revoir un jour ?

Bien qu'ayant toujours pressenti que j'étais un enfant adopté, il est très difficile d'appréhender l'instant où vous recevrez en plein visage ce véritable coup de poing qui vous laisse groggy, et sonne comme un affront qui ne s'effacera jamais. A de multiples reprises pourtant, certaines paroles ou actes de la vie courante m'avaient laissé craindre le pire, mais ma lâcheté m'a toujours évité de voir la vérité en face. Dans cette famille adoptive, dont l'univers ne me ressemblait pas du tout, tout était possible et pouvait arriver tant il fallait faire preuve de flair et d'ingéniosité pour arriver à démêler le vrai du faux. Etait-il si important que je sache la vérité, et me serais-je éloigné à tout jamais de cette famille bourgeoise si j'avais su plus tôt que j'étais un enfant adopté. La réponse à ces deux questions tient en un seul mot :

Oui.

Mes parents adoptifs ont souvent fait souffler le vent mais ils n'ont pour ainsi dire jamais récolté la tempête. Par lâcheté, peut être, par peur de ces gens qui

représentaient une intelligence très supérieure à la moyenne et surtout supérieure à la mienne et dont le milieu social ne correspondait pas à mes goûts, je n'ai jamais osé me rebeller ou leur montrer que moi aussi je pouvais leur résister. Je n'ai jamais été en position de force et capable de dire non, ou stop. Celle que j'appellerai ma vraie mère était une femme très belle et un peintre de grand talent, a fait les beaux arts, mais n'était en réalité qu'une petite fille de la haute bourgeoisie qui ne ressemblait pas à son frère Paul, homme remarquable qui fut maire d'une petite ville de province durant plusieurs années, tout en dirigeant l'usine qui fit vivre une grande partie de cette ville pendant de très nombreuses années.

Bien que cette femme fût une parfaite bourgeoise, elle n'en avait pas les manières et parmi cette grande famille elle était la seule à avoir un caractère bien trempé. Elle n'écoutait que rarement son entourage, mentait très souvent, mais ses idées prévalaient très largement sur celles des autres ce qui lui donnait toujours une longueur d'avance au moment des décisions importantes. Mon père Marcel, avec son physique à la Chaplin, était un homme plus simple et ne rentrait pas dans le moule de cette bourgeoisie. Il avait certainement du jouer des coudes pour se frayer un chemin dans cette famille hautaine qui semblait vivre repliée sur elle même dans cette maison de huit ou neuf pièces entourée d'un parc immense. Lui le fils de gros fermiers, comment a-t-il pu être accepté, alors qu'il n'était encore qu'un petit étudiant

en médecine n'ayant pas encore fait son chemin. Cette famille ne l'a pas vraiment renié mais n'a pas semblé lui donner, ou prêter, sur la fin de sa vie, l'estime ou la reconnaissance qu'il était en droit d'espérer, lui qui aurait pu avoir des enfants que, finalement, il n'aura jamais eu. A-t-il regretté un jour son choix, je le pense certainement, car je n'étais pas l'héritier qu'il aurait souhaité avoir, et cela il me le faisait remarquer par de petites phrases blessantes qui me touchaient souvent jusqu'au plus profond du cœur. Mon père avait par contre cette volonté et ce courage qui mènent à vouloir décrocher des cimes souvent inaccessibles, jusqu'à cette femme qui ne lui ressemblait pas mais dont, néanmoins, il était tombé amoureux. Comment lui, ce petit bonhomme de un mètre soixante trois, qui m'a toujours fait croire qu'il avait payé ses études en jouant du violon dans les cafés, alors qu'il n'avait jamais tenu de sa vie un archet dans sa main droite, a-t-il pu faire pour arriver ainsi à séduire cette femme totalement différente de lui, je ne le sais pas encore, et ne le saurai jamais.

Malgré tous mes efforts, j'ai toujours été très mal à l'aise en leur compagnie et je ne suis jamais parvenu à me dégager de leur emprise. Il y a des jours où j'aurais voulu leur cracher ma colère au visage, leur faire comprendre que je n'étais pas dupe de leurs combines, que je savais parfaitement que je n'étais pas leur fils, que de toutes façons je connaissais la vérité depuis toujours, même si cela n'était pas vrai. Je n'avais rien demandé et si quelque chose ne leur plaisait pas en ce qui me

concernait, ils ne devaient s'en prendre qu'à eux même. Pourquoi n'ai-je jamais élevé la voix, ou mis en colère, pour leur prouver que je pouvais leur tenir tête, eux qui ne respectaient que les êtres forts, ce que je n'étais sûrement pas à leurs yeux.

A de multiples reprises j'ai ressenti que je ne pouvais pas être leurs fils car même si mes parents n'avaient pas la fibre familiale très développée, à certaines remarques il était assez facile de comprendre que quelque chose ne collait pas. Mes parents ne me manifestaient que très peu de sentiments, et que représentais-je à leurs yeux, nul ne peut le dire. Peut être n'étais-je seulement que cet adulte très quelconque, avec ses enfants très normaux mais pas des super doués, avec une situation très moyenne qui n'avait rien à voir avec ce qu'ils avaient envisagé pour moi. Ont-ils cru un jour que je pourrais prendre la succession de ce père qui occupait une place très importante au point de vue social dans ce monde sans pitié, ou les ai-je déçus, au point qu'ils n'aient plus vu en moi qu'un garçon, gentil certes, mais sans envergure et sans ambition.

Par la suite, ai-je voulu me prouver que moi aussi j'étais capable de réaliser des choses peu ordinaires, je ne saurais le dire mais cela est très probable. Je n'ai jamais eu la confiance de mes parents qui me considéraient comme un très bon ouvrier, mais me jugeaient incapable de mener une affaire. Le plus grave c'est qu'ils faisaient par contre confiance à mon frère, qui n'était pas d'une nature travailleuse pour un sou et si il n'y avait pas eu sa

femme, à l'époque, pour l'épauler il aurait été bien incapable de faire quoique ce soit.

Ma sœur, elle, ne supportait pas la contradiction et malheur à celui qui venait s'y frotter ou la contredire. C'était une femme aigrie qui en voulait à ses parents de ne pas lui avoir laissé épouser le garçon qu'elle aimait. Elle s'était promise de se venger. Elle le fera, un jour, à mes dépens.

Je me rappelle ce jour où ma sœur dit à mon frère, devant sa femme, qu'il n'était juste bon qu'à lui cirer ses chaussures. Ma sœur surveillait tout, voulait tout régenter, et il est certain qu'elle aura tout mis en œuvre pour m'éliminer de cette famille qui, finalement, n'aura pensé qu'à m'éloigner d'elle. Tout jeune je fus mis en pension, alors que mon frère et ma sœur restaient à la maison, mais cela n'aura jamais été un problème pour moi ces années de pension en France ou en Angleterre, à Portsmouth chez les frères, où je suis resté plusieurs années. J'aimais bien cette manière de vivre et cela correspondait assez bien à ma façon de voir la vie. Travail le matin, sport l'après-midi.

Mes propres parents ont toujours critiqué mes choix ou mes décisions devant mes enfants qui ont ainsi été gravement abusés. Que pouvais-je représenter pour eux, par la suite une fois le mal fait. J'ai toujours ressenti de la part de mes enfants une sorte de pitié à mon égard. Mes enfants m'aimaient, mais à leur manière. J'ai

pourtant essayé de leur expliquer que tout ce qu'ils avaient entendu n'était pas forcément vrai, ou avait été déformé, mais ces paroles écoutées pendant de longues années les ont forcément marqués

Je ne peux oublier le souvenir des très rares fois où j'ai pu voir ma mère, car cela reste pour moi irréel et profondément injuste. Ces rencontres avaient toujours lieu dans une chambre d'hôtel, ce qui ressemble étrangement à un manque de respect que l'on pouvait avoir envers moi. Comment accepter que je ne puisse voir ma mère autrement que dans cette chambre d'hôtel, moi qui ne souhaitais qu'une chose c'était de pouvoir la rencontrer dans un lieu qui m'était familier.

A plusieurs reprises, j'aurais dû refuser l'affront qui m'était fait, mais je n'ai jamais voulu faire souffrir ma mère et peut être, après tout, avait-elle ses raisons pour accepter de me recevoir ainsi, même si jamais un semblant d'excuses n'est venu me reconforter de cette manière d'agir.

Pourquoi ai-je accepté une telle humiliation sans jamais me rebeller, car j'aurais dû avoir le courage de refuser de voir cette femme qui n'assumait pas ma présence à ses côtés en présence de ma sœur et de ses enfants. En effet, ma sœur ne voulait, à aucun prix, que je vois ma mère chez elle, alors qu'elle y habitait et qu'elle lui payait même un loyer.

Je me rappelle avec douleur la dernière fois que j'ai vu

ma mère, ce fut dans une salle de restaurant. Elle m'avait fait parvenir un courrier m'informant qu'elle souhaitait me voir pour je ne sais quelle raison, et m'avait fixé rendez-vous à quatorze heures à Redon, dans un des salons de l'hôtel qu'elle avait loué à cette occasion. J'avais accepté avec plaisir sa proposition, et m'étais rendu à l'endroit indiqué. Je me souviens qu'il faisait très froid dans cet endroit qui n'était pas chauffé. Ce petit salon où trônait un canapé était situé au premier étage.

Vers seize heures je commençais à m'inquiéter du retard de ma mère, mais la connaissant, je ne m'étonnais pas trop. Il était maintenant dix huit heures et ma mère n'était toujours pas là. A dix neuf heures ma mère n'était pas encore arrivée, je restais là assis sur le canapé à grelotter et à m'inquiéter. Pourquoi donc n'ai-je pas eu, ce jour là, le courage de partir et de m'éloigner à tout jamais de cette femme qui par sa manière d'agir me donnait la chair de poule. Plus je l'attendais, plus je sentais monter en moi cette angoisse qui me rongea à chaque fois que je la voyais. A dix neuf heures trente j'entendis des pas dans l'escalier, je me précipitais alors pour voir qui montait.

C'était ma mère qui, m'ayant donné rendez-vous à 14 heures, arrivait avec cinq heures et demi de retard sans qu'elle en soit pour le moins perturbée. Je lui fis remarquer que cela faisait des heures que je l'attendais, elle me répondit qu'elle avait fait une sieste et quelle venait juste de se réveiller. Ma mère s'allongea sur le canapé et pendant plusieurs minutes me parla de choses

insignifiantes. Je lui demandais pourquoi elle avait désiré me voir, mais elle restait là devant moi comme si je n'existais pas fixant de ses grands yeux bleus le plafond de la chambre. Elle me fit part néanmoins de son intention d'espacer nos rencontres car, me dit-elle, cela ne plaisait pas à ma sœur. Comment était-il possible d'espacer encore nos rencontres, moi qui ne voyais ma mère qu'une seule fois par an, et encore. A vingt heures pile, ma mère décida soudain qu'il lui fallait rentrer. En tout et pour tout, ma mère venait de m'accorder trente minutes alors que j'avais parcouru, à sa demande, plusieurs centaines de kilomètres pour la voir. Je voulus la raccompagner mais elle refusa tout net et repartie comme si rien ne s'était passé. Je me suis toujours demandé quel avait pu être le motif qui avait poussé ma mère à venir à une heure aussi tardive et à repartir aussi rapidement.

J'appris, plus tard, par un membre de la famille que ce motif était ma sœur. A son retour chez elle, ma mère fut giflée par ma sœur. Je n'ai eu connaissance de cela, hélas, que beaucoup trop tard. Ma mère la redoutait en effet beaucoup puis s'est fâchée avec elle, s'étant aperçue de certaines choses qui ne lui avaient pas plu. Par la suite, ma mère ira alors habiter chez mon frère, à Nantes, ce qui ne s'avérera pas la meilleure des solutions, loin s'en faut.

J'en ai toujours voulu à ma mère adoptive de m'avoir trop menti, même si je lui ai toujours été très reconnaissant de m'avoir élevé. M'a-t-elle seulement aimé je ne le crois pas, car durant toute ma vie elle n'a

pas cru bon de se manifester, ou de me donner le moindre signe d'amour. Mon père aurait pu, lui, avoir des enfants, quant à ma mère elle ne pouvait pas, ce qui explique que mes parents aient choisi la formule de l'adoption. Pour ce qui concerne mon père, j'ai toujours eu envers lui une certaine forme d'amour, malgré sa sévérité à mon égard, car le sacrifice c'est lui qui l'a fait et pas ma mère, même si elle n'était pas responsable de sa stérilité.

Au décès de mon père, en Juin 1985, ma mère vivait chez sa fille, à Redon. Elle habitait au rez-de-chaussée de cette maison de trois étages, qu'elle lui louait par ailleurs, et la chose qui m'étonnait le plus était que lorsqu'elle me téléphonait c'était toujours entre onze heures et minuit. Pourquoi un tel horaire pour appeler, alors quelle avait demandé à ce qu'une ligne de téléphone lui soit personnellement attribuée.

J'ai compris, beaucoup plus tard, que ma mère avait peur d'être écoutée par sa fille, ou un de ses trois enfants, ce qui faisait qu'elle passait ses coups de téléphone à ces heures là, par crainte d'être surprise en train de me parler.

Je pense qu'un enfant ne peut être bien que si il se sent aimé, ce qui n'a pas été forcément mon cas, bien que je n'aie absolument pas à me plaindre, même si je suis allé dans plusieurs pensions dès mon plus jeune âge. Je me rappelle du collège de Juilly où était inscrit à la même époque un élève du nom de Claude Brasseur. Après je

suis allé en Angleterre dans un collège, à Portsmouth, chez les frères et je garde un excellent souvenir de mon séjour de plusieurs années, même si la discipline ainsi que les châtiments corporels étaient sévères, et que j'en fus victime. Bien que ne revenant chez moi que deux fois par an, je ne me plaignais pas. J'aimais assez cette manière de vivre, même si j'aurais préféré être auprès de mes parents. En choisissant pour moi, ils en avaient décidé autrement. Peut-être les dérangeais-je, moi qui était plutôt calme et pas méchant, où alors c'était pour mon bien, en vue d'apprendre l'Anglais !

Ont-ils eu jamais un droit de vie et de mort sur moi, comme mon père me l'a laissé entendre une fois ? Ce n'étaient que des paroles, mais elles faisaient mal, très mal, moi qui ne comprenais pas le sens réel de ces mots. Je ne peux pas affirmer que j'ai réussi, loin de là, mais peut être est-ce le manque d'affection de mes parents à mon égard qui m'aura rendu tel que je suis aujourd'hui.

Je me souviens combien j'appréhendais toujours les coups de téléphone de ma mère plusieurs jours à l'avance tellement je culpabilisais de ce que j'allais pouvoir lui dire sur la marche de mes affaires. Il n'y avait que cela qui l'intéressait car même ma santé, celle de ses petits enfants ou de ma femme, passaient bien après. A mon avis, mes parents n'ont jamais porté une grande estime à leurs propres petits enfants, et je me rappelle du jour où ma femme leur téléphona pour leur